

ALEXANDRU SUCEVEANU, MIRCEA VICTOR ANGELESCU

Les fouilles récentes d'IndependenȚa (anc. Murighiol) ont mis en évidence les principaux jalons de l'évolution de ce site millénaire, grâce aux deux sections qui parcourent l'établissement du nord au sud et d'est en ouest¹. Ainsi on peut établir qu'au-dessus du rocher s'est installé vers le IV^e siècle av. n.è. un habitat gétique dont l'existence pourrait s'être prolongée jusqu'aux I^{er} siècle av. n.è. — I^{er} siècle de n.è. Au commencement du II^e siècle de n.è. au-dessus de l'habitat gétique une fortification romaine a été bâtie, sans doute une station de flotte puisque son établissement civil s'appelle *vicus classicorum* « le village des marins »². Cette fortification, ainsi que la plupart des villes et fortifications de la Dobroudja est détruite vers le milieu du III^e siècle de n.è. Peu de temps après, c'est-à-dire dans la seconde moitié du même siècle, on fait bâtir la fortification romaine tardive qui dure jusqu'au VII^e siècle de n.è.

L'habitat gétique, celui dont il sera question par la suite, dut avoir une certaine importance, constatation imposée par son nom même — Halmyris — certainement d'origine grecque, nom qu'il conserve, dans diverses variantes, jusqu'à la fin de l'antiquité³. En attendant un document qui pourrait certifier cette hypothèse, pas si nouvelle puisqu'elle a été formulée déjà en 1913, revenons aux réalités archéologiques, en précisant qu'à l'intérieur de la cité on a identifié deux niveaux d'habitation et à l'extérieur quelques fosses ménagères. Le fait que l'établissement gétique a été superposé par la massive fortification romaine nous empêche d'affirmer qu'il a été fortifié lui aussi avec un vallum en terre et un fossé de défense, autrement dit qu'il avait l'aspect d'une *dava*. Mais en tenant seulement compte de la distinction évoquée, l'hypothèse n'est pas à exclure, sans pouvoir tout de même faire une liaison avec la bien connue nécropole gétique découverte à 2 km à l'ouest⁴.

Le premier niveau — dénommé conventionnellement A — est attesté à l'intérieur de la cité en plusieurs endroits : A (section) 1 les carreaux 21 — 22, 36 — 37, 46 — 49 et 52 — 53 ; S 2 les carreaux 24 — 25 et 69. On y a trouvé de la céramique gétique associée aux matériaux grecs, parmi lesquels nous signalons un vase fragmentaire des IV^e — III^e siècles et une anse estampillée de Chersonèse datée entre 250 — 200 av.n.è. (S 1, carreau 46, —2, 50 — 2,90 m). Ajoutons que dans une des fosses ménagères *extra-muros* (S 2, carreau 121 — 2,05 m) on a trouvé une autre anse estampillée rhodienne, datée du dernier quart du III^e siècle av.n.è, ce qui confirme la datation de ce niveau, à savoir toute l'étendue du III^e siècle av.n.è.

Le second niveau — B — contient lui aussi des matériaux gétiques et grecs, un indice supplémentaire étant donné par deux monnaies callatiennes, trouvées sans S 1, carreau 37, à — 1,60 m qui peuvent être datées du II^e siècle av.n.è.⁵

A ce moment l'établissement est détruit, comme le prouvent les traces d'incendie découvertes sur ce second niveau, mais sa vie ne s'arrête pas définitivement car, dans notre cité, on a découvert depuis longtemps un trésor partiellement perdu depuis, qui commence avec un denier de 109 av.n.è. et s'arrête avec un denier de 41 av.n.è.⁶. Et si on ajoute un autre niveau d'habitation, identifié en S 1 dans les carreaux 7 — 9 et en S 2 dans les carreaux 83 — 86 à environ — 3,10 m, dans lequel on a trouvé des matériaux gétiques associés à la céramique hellé-

¹ M. Zahariade, Al. Suceveanu, A. Opaïț, Cr. Opaïț, Fl. Topoleanu, Dacia, N. S., 31, 1987, p. 97 — 106.

² Al. Suceveanu, M. Zahariade, Dacia, N. S., 30, 1986, p. 109 — 120.

³ Al. Suceveanu, M. Zahariade, Dacia, N. S., 31, 1987, p. 87 — 96.

⁴ Pour cette nécropole, datée des IV^e — III^e siècles av. n.è., voir E. Bujor, SCIV, 6, 1955, 3 — 4, p. 571 — 580;

7, 1956, 3 — 4, p. 243 — 252; Materiale, 3, 1957, p. 247 — 253; 5, 1959, p. 373 — 378; 6, 1959, p. 325 — 330; 7, 1961, p. 297—300; Dacia, N. S., II, 1958, p. 125—142 Peuce, 2, 1971, p. 131 — 134.

⁵ Cristina Opaïț nous informe que les deux monnaies, qui se trouvent maintenant au Musée « Delta Dunării » (inv. n^o 44129, 44130, sont du type B. Pick, *Die antiken Münzen*, I, Berlin, 1898, p. 102, nr. 230.

⁶ Oct. Iliescu, Pontica, 7, 1974, p. 205 — 211.

nistique tardive et romaine, on voit bien qu'on a tous les motifs de prolonger la vie de notre établissement jusqu'à l'aube de la construction de la fortification romaine.



En attendant une étude sur cet établissement, les auteurs de la présente note se proposent de discuter deux récentes découvertes de nature à enrichir et nuancer son dossier, à savoir :

1. Fragment de bord de bol gréco-oriental trouvé en 1987 par hasard, à la surface du sol, à environ 100 m au N — O de l'enceinte romaine tardive. L'argile est jaune poreuse, contenant des fragments de mica. Le vernis est délavé et sa couleur a des nuances marron-noirâtre jusqu'aux jaune-citron. A l'extérieur les lignes parallèles de vernis alternent à distances variables. A l'intérieur le vernis est détérioré mais semble-t-il avec des nuances plus foncées, du noir-violet au noir-marron (fig. 1).

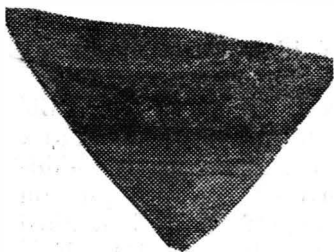


Fig. 1. Independența. Fragment d'un bol archaïque.

Les dimensions de notre fragment — faisant partie de la catégorie « Style Moyen II » — ne permettent pas des considérations plus précises. Ce qui est sûr c'est qu'il faisait partie d'un bol gréco-oriental daté du VI^e siècle av.n.è.⁷ Devançant de deux siècles les plus anciennes traces d'habitation d'Independența, le fragment pourrait s'inscrire dans l'importante discussion concernant l'ancienneté des rapports entre Grecs et Gètes au Bas-Danube. Même si pour V. Pârvan « vers 500 av.n.è. le Danube, jusqu'à sa confluence avec le Siret, était une eau grecque »⁸,

les preuves matérielles pour soutenir une telle affirmation manquent jusqu'à l'heure actuelle.

Les plus anciennes découvertes de céramique grecque au nord de la Dobroudja, sur le Danube (provenant soit des fouilles systématiques de Dinogetia⁹ ou d'Aegyssus¹⁰ soit des nécropoles de Telița¹¹, d'Independența¹² ou de Caraorman¹³ soit enfin des découvertes fortuites d'Isacea¹⁴, de Parcheș¹⁵, de Malcoci¹⁶, de Mahmudia¹⁷ ou de Sfintu Gheorghe¹⁸ ne sont pas plus anciennes que le V^e siècle av.n.è., se concentrant aux IV^e — III^e siècle av.n.è mais continuant aussi aux II^e — I^e siècles av.n.è. Les récentes études de synthèse, concernant les établissements et les nécropoles gétiques de la Dobroudja dans la seconde époque du fer ou la circulation des amphores grecques en Dobroudja et en Moldavie¹⁹, nous présentent en général le même tableau. Si on excepte les découvertes de Frumușița, de Sarinasuf ou de Nalbant²⁰, mais qui ne sont pas situées sur le Danube, la découverte d'Independența devient le plus ancien tesson grec trouvé dans le milieu gétique sur le Danube.

Les dimensions réduites de notre fragment, les conditions de la découverte et enfin l'impossibilité de le relier pour le moment à une situation archéologique claire nous obligent à seulement le mentionner, sans pouvoir avancer les débuts de l'établissement d'Independența jusqu'au VI^e siècle av.n.è.²¹ Notre fragment peut être interprété comme un premier indice la la pénétration de la céramique grecque dans la zone danubienne. Seules les futures recherches — d'Independența ou d'ailleurs — pourraient lui donner une certaine consistance, autrement-dit l'accrocher à un contexte archéologique convenablement datable du VI^e siècle av.n.è., situation qui n'est pas théoriquement à exclure.

2. Fragment de pied et commencement de vasque d'une assiette probablement attique, diam. du pied 0,08 m, (Musée « Delta Dunării », Inv. no 40. 272) découvert en 1986, carreau C2 dans la terre apportée aux III^e — IV^e siècles de n.è. pour couvrir les fondations de l'ancienne porte nord de la fortification romaine.

⁷ P. Alexandrescu, *Histria IV*, Bucarest, 1978, p. 48, catalogue 115.

⁸ V. Pârvan, *Dacia*, Bucarest, 1967⁴, p. 88.

⁹ Al. Barnea, *SCIVA*, 25, 1974, 1, p. 100 — 109.

¹⁰ V. H. Baumann, *Peuce*, 4, 1973—1975, p. 214, 218; A. Opaît, *Pontica*, 10, 1977, p. 307.

¹¹ G. Simion, *Gh. I. Cantacuzino, Materiale*, 8, 1962, p. 373 — 381; voir aussi P. Alexandrescu, *Thraco-Dacia*, 1, 1976, p. 123 — 126.

¹² Voir plus haut, note 4; voir aussi P. Alexandrescu, *op. cit.*, p. 121 — 122, 125 — 126.

¹³ G. Simion, *Peuce*, 1, 1971, p. 47 — 61; V. H. Baumann, *Peuce*, 4, 1973—1975, p. 35 — 36.

¹⁴ V. H. Baumann, *op. cit.*, p. 38. n° 20.

¹⁵ *Ibidem*, p. 36, n° 15.

¹⁶ *Ibidem*, p. 34 — 35 et 40 — 41.

¹⁷ E. Bujor, *Materiale*, 3, 1957, p. 250; V. H. Baumann, *op. cit.*, p. 41, n° 31.

¹⁸ V. H. Baumann, *op. cit.*, p. 39, n° 26.

¹⁹ M. Irimia, *Pontica*, 13, 1980, p. 66 — 118; *Pontica*, 16, 1983, p. 69 — 148; V. Sîrbu, *Pontica*, 16, 1983, p. 43 — 68.

²⁰ P. Alexandrescu, *Thraco-Dacia*, 1, 1976, p. 120, n° 38 (Frumușița) et p. 122, n° 55 — 57 (Sarinasuf). Pour des imitations thraces d'après des modèles grecques, voir, *idem*, *Dacia*, N. S., 21, 1977, p. 118 et 128 — 129.

²¹ Voir tout de même les tessons de la culture Basarabi signalés par Al. Vulpe, *Dacia*, N. S., 30, 1986, p. 61, n° 123.

L'argile est rose-citron. Le vernis est marron-noirâtre aux reflets métalliques. Le fond du vase est réservé, ainsi que l'extérieur du pied sur lequel on a des traces de vernis; sur la partie extérieure du fond, ombilic central (fig. 2).

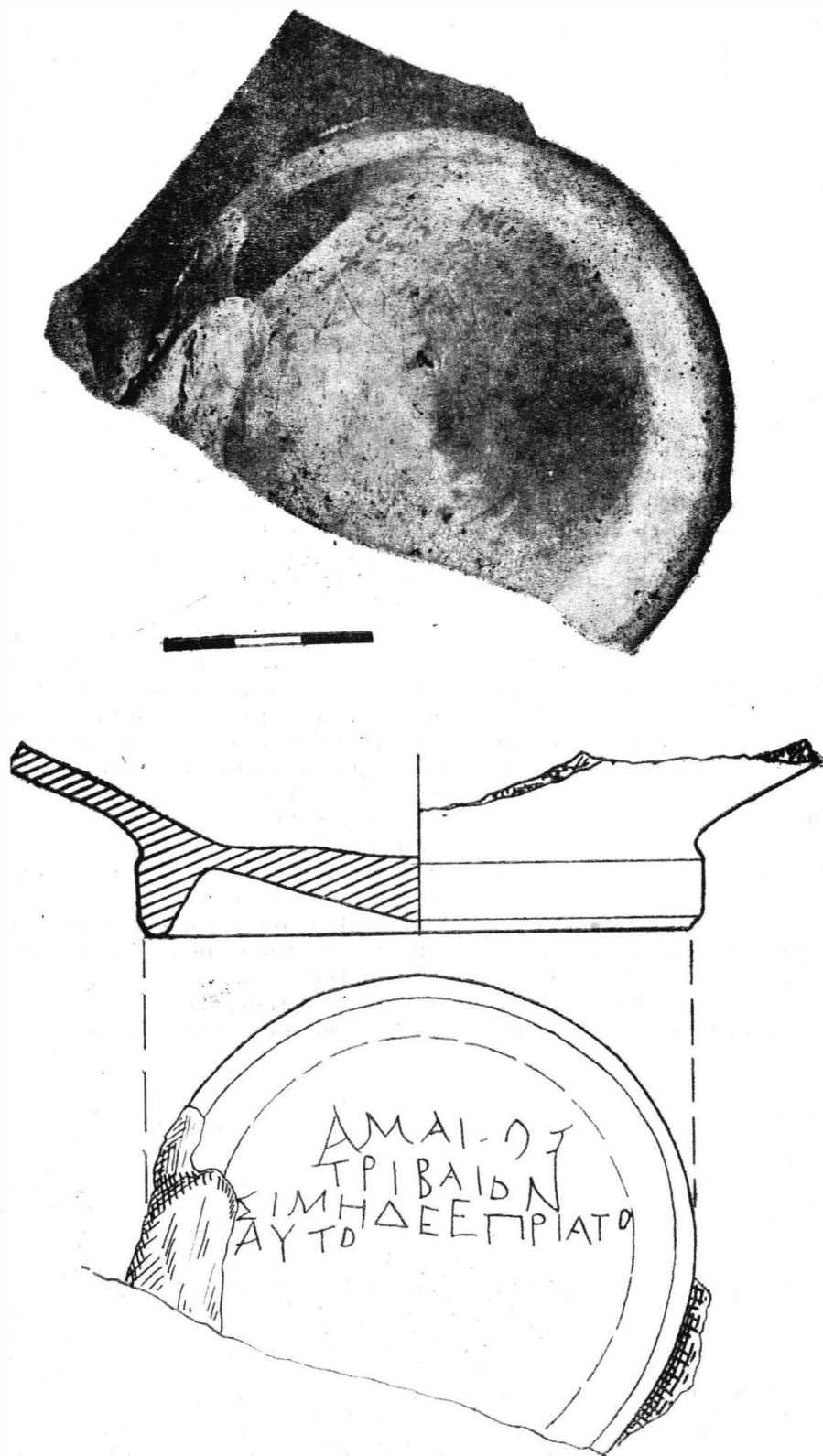


Fig. 2. Independența. Fond d'une assiette des III^e – II^e siècles.

Bien que le profil entier du vase manque, il est très probable qu'il s'agisse d'une « flat plate with rolled rim », pour utiliser la terminologie de F. O. Waagé²², semblable à celle trouvée à Antioche dans le dépôt B 114, datée par l'auteur cité, avec des monnaies, entre 250 — 225/175 av.n.è.²³. Le même type d'assiette a été trouvé à Samaria où il est daté des III^e—II^e siècles av.n.è., plus exactement, suivant G. M. Crowfoot, vers le II^e siècle av.n.è.²⁴. Une datation plus exacte nous est offerte par S. I. Rotroff qui, en analysant les bols à reliefs athéniens trouvés dans le dépôt d'Antioche, propose de dater ce dépôt entre 225—175 av.n.è.²⁵.

Il s'agit donc d'une « plate » probablement attique qui présente tous les éléments (qualité du vernis et forme du vase) d'une datation basse, environ vers le début du II^e siècle av.n.è..

De toute façon nécessaire, la détermination exacte de la forme du vase s'avère être d'une particulière importance puisque sur son fond se trouve une inscription qu'on pourrait transcrire ainsi :

Ἄμαϊοῦ
τριβαΐον
Σίμη δὲ ἐπρίατο
αὐτό.

« Le tribaion d'Amaios ; c'est Simé celle qui l'a acheté ».

Ainsi qu'on peut le voir, à une exception près (la dernière lettre de la première ligne), l'inscription est claire, marquant le moment où Simé a acheté le vase (tribaion) d'Amaios. La particule δέ (« mais, d'autre part ») accentue le fait que l'inscription a été tracée au moment où s'est produit l'achat de vase. Il est plus difficile de préciser l'endroit où s'est produit cet événement mais il aurait pu avoir lieu soit à Independența, où Amaios l'aurait vendu à Simé, soit ailleurs, lorsque ces deux personnages auraient pu se rencontrer. De toute façon il est sûr que Simé avait le vase avec elle à Independența, étant donné qu'il est plus difficile d'admettre que le vase, ou seulement le fragment, aurait pu y parvenir par hasard. En ce qui concerne son prix, il est probable qu'il coûtait environ une obole, ainsi que nous en informe Aristophane à propos du prix d'une *lekythos*²⁶.

Quant à Amaios, il est sûr qu'il portait un nom grec ainsi que le prouve d'ailleurs l'épithète Amaia de Déméter, de sorte que toute tentative de chercher des étymologies thraces ou même microasiatiques pour des noms comportant une telle racine nous semble aléatoire²⁷. Donc le Grec Amaios serait, juridiquement, le possesseur du vase soit en qualité de producteur, soit de marchand, soit simplement de propriétaire du vase avant de le vendre. D'après la qualité du vase, probablement un produit attique, la première hypothèse semble à exclure ; reste seulement en discussion le dilemme de savoir si Amaios l'a vendu en tant que marchand ou comme simple possesseur, à Independența ou ailleurs.

En ce qui concerne le nom de la femme qui a acheté le vase, Simé, elle porte un nom typiquement grec ; une inscription d'Athènes nous informe même sur une histrienne, Simé, fille d'Apatourios²⁸. La nouvelle maîtresse du vase semble avoir vécu — ou seulement résidé à un certain moment — à Independența, situation dans laquelle l'homonymie avec l'histrienne Simé pourrait être un argument en faveur de similitudes onomastiques dans les deux établissements, logiques si l'on pense à l'étendue des relations économiques d'Histria hellénistique. Autrement-dit il est possible que l'établissement gétique d'Independența a fait partie de la sphère d'influence d'Histria, mais pas de ce qu'on a l'habitude de nommer sa *chora*²⁹.

²² F. O. Waagé, *Ceramics and Islamic Coins*, I, dans *Antioch on-the-Orontes*, IV, Princeton, 1948, pl. 1, fig. 1 u.

²³ *Ibidem*, p. 15 — 16.

²⁴ G. M. Crowfoot, *Samaria-Sebaste*, III, *The Objects from Samaria*, Londres, 1957, p. 252 — 253, fig. 51, n° 5 — 8, mais surtout 7.

²⁵ S. I. Rotroff, *The Athenian Agora*, XXII : *Hellenistic Pottery. Athenian and Imported Moldmade Bowls*, Princeton, 1982, p. 10.

²⁶ Aristophane, *Grenouilles*, v. 1236 avec le commentaire de M. Lang, *Hesperia*, 25, 1956, p. 16, n° 69.

²⁷ W. Pape, G. E. Benseler, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, Braunschweig, 1911³, s.v. et pour l'épithète de Déméter *Anthologia Palatina* (ed. Fr. Jacobs), V, 233 ; quant aux spéculations critiquées, voir L. Zgusta, *Die Personennamen griechischer Städte der nördlichen Schwarzmeerküste*, Prague, 1955, p. 294, n° 593 ; G. Mihailov, *Inscriptiones Graecae in Bulgaria reperiae*, Sofia, 1², 1970, n° 178, 187 ; II, 1958, n° 737 ; II, 1 1961, n° 1506 ; III, 2, 1964, n° 1732.

²⁸ *Inscriptiones Graecae*, II/111², n° 8941. D. M. Pippidi avait tâché à un certain moment (*Contribuții la istoria veche a României*, Bucarest, 1967², p. 285, note 63) de démontrer — datant l'inscription du I^{er} siècle av.n.è., suivant une communication assez obscure de G. Klaffenbach — que Simé serait la soeur d'Aristagoras, le grand bienfaiteur d'Histria de la même époque. J. et L. Robert dans *Bulletin Epigraphique* (Revue des Etudes Grecques, 72, 1959), p. 215, n° 262 ne semblent pas partager ni sa méthode ni sa conclusion en affirmant « il est fallacieux de chercher à voir "une soeur d'Aristagoras surprise par la mort dans la capitale de l'Attique" dans la Σίμη... ; ce ne saurait être à aucun degré un „argument", même „indirect", pas même un indice ».

²⁹ Pour les diverses opinions concernant l'ancienneté de la *chora* histrienne voir Al. Suceveanu, *Pontica*, 5, 1972, p. 98 — 100 et pour les dates qu'on peut extraire de l'époque romaine pour la grecque, *Idem*, *Pontica*, 10, 1977, p. 97 — 107.

Indépendamment de la provenance d'Amaios ou de Simé, il est sûr que vers 200 av.n.è. — date assignée à notre vase — à IndependenȚa, comme dans tous les établissements gétiques, la présence grecque a constitué une impulsion pour l'activité économique, ainsi que l'avait compris depuis longtemps V. Pârvan et que les nouvelles recherches n'ont cessé de le confirmer³⁰. Ajoutons seulement que la date de notre vase est un nouveau argument en faveur de la continuité de l'élément gétique, dans l'existence duquel il n'y a aucun hiatus.

La discussion du nom du vase est d'une importance particulière. L'analyse ci-dessus nous a démontré que notre fragment a appartenu à une assiette, forme qu'on croyait être un *pinax*. Le nouveau nom attesté par le *graffito* de IndependenȚa (*tribaion*) — qu'on rencontre pour la première fois dans cette variante — vient troubler cette quasi-certitude.

D'ailleurs ce n'est pas la première fois que la terminologie des vases grecs nous montre de dénominations génériques, confusions, emplois du même nom pour plusieurs formes, ou inversement de plusieurs noms pour la même forme.

Ainsi *peliké*, assimilée par les modernes à une sorte d'amphore, est utilisée par les anciens pour une *kylix*, un *chous* ou même une *lekane*. Le *stamnos* désigne en grec une amphore. Le *lebes* est nommé aussi *dinos*, bien que le dernier nom soit utilisé aussi pour les coupes. La *hydria* s'appelle aussi *kalpis*, peut-être une variante poétique. Le *psykter* cache tant de formes qu'on est maintenant d'accord qu'il a été employé en liaison avec sa fonction frigorifique. Le *kalathos*, qui signifie panier, est assimilé soit à une coupe, soit à un *psykter*. La *lekythos* est confondue quelquefois avec l'*aryballos*. L'*oinochoe* est nommée aussi *kyathos* ou *olpé*. La *pyxis* ainsi que la *kylix* couvrent une grande quantité de formes. Le *kantharos* est nommé quelquefois *kotyllos* ou *kotyle*, comme d'ailleurs le *skyphos*. Enfin, on a vu que le nom générique pour les assiettes était *pinax*.

La corrélation entre les noms grecs des vases et la typologie moderne s'avère être tellement difficile qu'en 1935 déjà G.M.A. Richter et M. J. Milne notaient avec lucidité : « The great difficulty, of course, lies in the fact that our information is largely derived from late writers Athenaios, Pollux, other lexicographers, and the scholiasts — who tried to explain forms often unknown to them and so gave contradictory descriptions, and that different names for the same shape were apparently current at different times and in different places »³¹.

La situation n'est pas meilleure en 1970 quand B. Sparkes et L. Talcott, ramassant toutes les inscriptions sur les vases, constatent que *kylix* est utilisée aussi pour *skyphos*, *lekythos* pour *aryballos*, *kyathos* et *olpé* pour *oinochoe*, *kotyllos* pour *kantharos* (sans plus évoquer des noms moins connus comme *oxybaphon* pour l'ainsi dite « fish-plate », *poterion* pour les coupes ou les *skyphoi*, *kados* pour l'amphore, *amis* pour *oinochoe*, *lembos* pour *kantharos*) ce qui les oblige à affirmer : « It would seem that many of the words we know from Greek were used as generic terms »³².

Tenant compte de ces avertissements, regardons de plus près les identifications permises par les textes antiques concernant le nom de notre vase. Un premier nom à retenir serait celui de *τρίβαλον*. Il est identifié par le lexicographe Hesychius (VI^e siècle de n.è.) à une *lekythos*³³ et par Galien à une unité de mesure, équivalente à une *kotyla* ou à un *tryblion*³⁴. On pourrait réconcilier les deux informations mais à ce moment-là il est utile de mentionner que *τρίβαλον* ne peut pas dériver de *τρίβω* « froter », mais bien de *τρίβανω* « consommer, épuiser »³⁵.

En échange le nom utilisé dans l'inscription céramique d'IndependenȚa peut en effet dériver de *τρίβω*, qui a donné la variante déjà connue de *ἡ τριβαία*. Elle est mentionnée d'abord par le lexique de Suidas (X^e siècle de n.è.), comme une simple explication pour *ἕγδης*³⁶. Deux siècles plus tard le lexicographe Zonaras note, sans doute d'après Suidas, la même équivalence terminologique mais ajoute : *καὶ ἐνθα μίσγομεν τὰ ἀρτύματα* « et nous y mélangeons les condiments »³⁷, information prise d'Athénaios, chez lequel nous lisons : *ἐν ἕγδει τρίψας* « frottant dans l'igdis »³⁸.

³⁰ V. Pârvan, *La pénétration hellénique et hellénistique dans la vallée du Danube*, dans BSII, X, 1923, p. 23 — 47. La remarquable reprise de la même discussion par Em. Condurachi, SCIV, 1, 1951, 2, p. 54 — 60 mériterait une réactualisation à la lumière des nouveaux et importants documents édités entre temps par D. M. Pippidi, *Inscriptiones Scythiae Minoris*, I. Bucarest, 1983, n^{os} 8 et 15.

³¹ G. M. A. Richter, M. J. Milne, *Shapes and Names of Athenian Vases*, New York, 1935, p. XIII et en général, p. 3 — 32.

³² B. Sparkes, L. Talcott, *Black and Plain Pottery of the 6th, 5th and 4th centuries B.C.*, dans *The Athenian Agora*, XII, New Jersey, 1970, p. 3 — 9.

³³ Hesychius, *Lexicon* (éd. I. Albert et M. Schmidt), Iéna, 1863, IV, p. 173 (1345, 46).

³⁴ Galien, *De mensuris et ponderibus* (éd. C. G. Kühn), Leipzig, 1821—1833, XIII, p. 983 (XIX, 780).

³⁵ Symmachus dans *Origenis Hexapla* (éd. F. Field), Oxford, 1875 Ps. 6, 8.

³⁶ Suidas, *Lexicon* (éd. A. Adler), Leipzig, 1931, II, p. 607, 82.

³⁷ Johannes Zonaras, *Lexicon* (éd. I.A.H. Tittman), Leipzig, 1808, II, p. 1083.

³⁸ Athenaios, *Deipnosophistai* (éd. G. Kaibel), Leipzig, 1887—1890, IX, 16, p. 406.

Que ce soit dans la variante Suidas-Zonaras (ἡ τριβαία) ou dans celle inédite d'Independența (τὸ τριβαῖον), notre vase dut avoir comme principale fonction celle qu'à l'intérieur de celui-ci on frottait, en les mélangeant, les aliments aux condiments. La dénomination d'un vase en liaison avec sa fonction n'est pas nouvelle dans la terminologie des vases grecs. Il suffit de rappeler ici que *loutrophoros* vient de λούτρον et φέρω « vase dans lequel on portait de l'eau pour le bain », *krater* de κεράννυμι « vase dans lequel on mélangeait (le vin et l'eau) », *hydria* de ὕδωρ « vase pour porter de l'eau », *psykter* de ψύχω « vase pour garder au froid »³⁹.

En conclusion, on peut affirmer que l'assiette ne s'appelait pas seulement *pinax* mai aussi *igdis*, *tribaion* ou *tribaia*, noms remis en discussion par l'inscription céramique d'Independența. Quand de nouvelles recherches viendront enrichir le dossier du problème, on pourra éventuellement établir une différence typologique entre ces noms. Jusque là, la décision doit être retardée car forcer les documents c'est nuire aux futures recherches⁴⁰.

³⁹ Voir l'ouvrage cité dans la note 31.

⁴⁰ Les auteurs remercient spécialement Petre Alexan-

drescu pour les informations, les suggestions et l'intérêt montré à cette étude.